Anne Hogenhuis

TRISTES PRINTEMPS

Épopée

éditions du ROCHER

ROMAN

TRISTES PRINTEMPS

(Kiev 1917-2000)

PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

Les relations franco-soviétiques. 1917-1925, Éditions de la Sorbonne, Paris, 1981.

La politique commerciale européenne et le système administratif soviétique, IEAP, Maastricht, 1983.

Une alliance franco-russe. La France, la Russie et l'Europe au tournant du siècle dernier, Bruylant, Paris/Bruxelles, 1997.

Juliette Adam. L'instigatrice, L'harmattan, Paris, 2002.

Des savants dans la Résistance. Boris Vildé et le réseau du Musée de l'Homme, CNRS Éditions, 2009.

ANNE HOGENHUIS

TRISTES PRINTEMPS

(Kiev 1917-2000)

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268- 07296-8

ISBN pdf : 978-2-268-00171-5

Les bourgeons gonfleront encore
Les pousses vertes jailliront,
Mais brisées sont tes vertèbres,
Ô mon beau, mon triste temps !
Et, avec un sourire insensé,
Tu te retournes, cruel et faible,
Tel un fauve, souple autrefois, vers la trace de tes pas.

Ossip Mandelstam, *Le siècle*, 1923.
(traduction de l'auteur)

En guise d'introduction

Dans mon courrier, une invitation au voyage, un pèlerinage vers les sources de la Russie, Kiev et ses monastères, guidée par une jeune femme passionnée d'histoire. Un petit groupe, car qui s'intéresse encore au passé de cette ville devenue ukrainienne et qui se voudrait européenne ? Un pèlerinage, oui, pour moi, un retour sur des lieux visités dans une autre vie. Une expérience ramassée de joies, de larmes, d'émotions si fortes que ne survit dans ma conscience que le sentiment lumineux d'avoir participé à un mystère. Les rives du Dniepr et les rues escarpées des beaux quartiers se dissolvent dans un brouillard d'où seule émerge Sainte-Sophie entourée de ses bâtiments monastiques, blancs sous la verdure épaisse du jardin. Mon cœur se serre à l'idée de revoir ces sites, témoins de tant d'espoirs, la plupart du temps déçus, et de larmes impuissantes.

L'évocation seule d'un retour possible en ces lieux déjà me bouleverse. J'y ai trouvé mes semblables, et des trésors de la mémoire, jusque-là cachés, se sont par eux révélés dans ma conscience. Qu'en sera-t-il sur place lorsque, la gorge serrée, j'arpenterai ces chemins peuplés de fantômes, celui de Cécile et de son mari, ceux de ses enfants disparus, le mien aussi, jeune encore et avide de tout apprendre ? Prise dans le flot bavard d'un groupe d'indifférents, que répondrai-je à leurs commentaires sur le luxe prohibitif des beaux quartiers ? Retrouverai-je des vestiges du malheur et des joies des Kiéviens au siècle passé ? Un malheur comme peu de gens l'imaginent, à un siècle de distance : brutal, total, répétitif. Non,

je préfère rester en tête-à-tête avec ce passé afin d'engager avec les disparus une conversation silencieuse. Une confession aussi, car il y a la honte, la honte de ne pas avoir été à la hauteur du souvenir des habitants de ce jardin. D'avoir failli au devoir de fidélité, par légèreté peut-être, excès de prudence plutôt, mais pas par ignorance.

Dans les temps anciens, le culte des ancêtres alimentait le cycle du renouvellement par des cérémonies bien ordonnées, des services funéraires solennels. Rien de tout ceci pour les membres de la famille Seliverstoff, dont beaucoup périrent ou disparurent sans sépulture. Mais grâce à des lettres, des récits et des souvenirs, ils redeviennent des icônes aux traits identifiables. Leur témoignage permet de reconstruire une vie quotidienne dont le cours ressemble à celui des millions d'autres exclus du régime soviétique. Certes, dans leur épopée, il y eut d'autres stations, Varsovie, Saint-Pétersbourg, la Kolyma et le Kazakhstan, mais dans ces hauts lieux de la mémoire, les souvenirs héroïques s'imposent et priment sur les émotions individuelle qui rétrécissent spontanément pour respecter l'échelle. La souffrance y fut collective… À Kiev, au jardin de Sainte-Sophie, se déroula l'épopée de chacun des membres de la tribu qui reçut sa part de malheur et l'affronta avec courage. Sans oublier l'humour, qui sauva quelques situations.

Ainsi se raconte l'histoire de la famille Seliverstoff sur trois ou quatre générations. Une famille qui avait fourni de bons chefs militaires, des juristes, et des personnes qui aimaient leur pays. Puis vinrent le XXe siècle et la révolution bolchevique. Cécile et son époux firent face de leur mieux à des défis inhumains. Ils surmontèrent la pauvreté, les famines, l'exil et les incarcérations de leur progéniture. À leurs six enfants, ils insufflèrent le courage et la culture qui les aidèrent à surmonter les épreuves les plus dures. Tous, ils rêvèrent de se retrouver à Paris. Un train imaginaire, construit de chaises, devait les y conduire.

De leurs récits alternés ressort la force de caractère avec laquelle jeunes et vieux luttèrent pour s'octroyer le droit à la vie. Finalement, leurs petits-enfants assistèrent à l'écroulement du régime. Mais le viatique s'était épuisé. Le pire dans le communisme,

a-t-on dit, c'est ce qui vient après. La dernière génération finit par y succomber.

Puisque beaucoup a déjà été écrit sur les iniquités auxquelles ont été soumis les Soviétiques, loin de moi l'idée de vouloir en dresser à nouveau le tableau. Pourtant, si j'évoque la vie de ceux qui eurent à subir cette époque sans pitié, c'est que je crois sans aucun doute que les biographies forment le tissu de la Grande Histoire. Biographies d'autant plus éloquentes qu'elles procèdent de sources premières, pour l'essentiel rédigées en français, un paquet de lettres jaunies à l'encre violette, d'une écriture régulière, penchée à l'anglaise façon Sacré-Cœur : la correspondance adressée par Cécile pendant vingt-cinq ans à sa sœur Joséphine ; le récit, par sa fille Mila, des années passées au Goulag ; les confidences enfin de Lucette, à la troisième génération. Ces appels qui ne recueillirent que peu d'échos, à travers leurs détours, leurs répétitions et leurs silences, s'offrent comme le meilleur des guides pour traverser l'histoire du siècle, vingtième de son rang.

Un passé lointain

L'histoire du couple formé par Cécile et Iva participe de près à l'histoire de leur temps. Ils se rencontrèrent à Varsovie, vers la fin du XIXe siècle, dans une société russe encore très victorienne. Et lorsque cette même société vacilla, loin de leur offrir le changement attendu, elle les entraîna, comme des millions d'autres, vers une descente aux enfers. Un rapide crayon de leurs débuts s'impose pour apprécier l'ampleur des renversements qu'ils subirent par la suite.

Le parcours d'Ivan Petrovitch, Iva comme l'appellera Cécile, s'inscrit dans la tradition des fils qui détestent leur père. Il naquit à Varsovie en 1861. Son père, le général Pierre Seliverstoff y commandait la sinistre forteresse de Modline, construite au passage par Napoléon. Iva refusa le métier des armes et s'inscrivit comme étudiant en droit à l'université de Moscou, politiquement la plus protestataire. La répression fut dure. Les étudiants suspects de « libéralisme » se trouvèrent exclus. Ils recevaient un « billet de loup », un ostracisme qui les excluait de la meute : jamais, nulle part en Russie, ils ne pourraient se réinscrire en faculté. Grâce à l'intervention d'un cousin, le général Nicolas Seliverstoff, ancien chef de la police politique, le nom d'Iva disparut de la liste. Ce lointain parrainage facilita le démarrage d'une carrière au ministère de l'Intérieur, une issue étrange que le jeune homme n'avait jamais considérée, mais qui correspondait bien à la tradition familiale du service public. Il l'endosserait sérieusement et servirait son pays en gardant pour lui ses idées politiques.

Comme les jeunes gens de sa génération, il se croyait à l'orée d'aubes nouvelles. Dans le sillage de Tolstoï, les élites se hâtaient d'éduquer le peuple pour le faire participer au progrès des sciences et des techniques. Les obscurantismes, les millénarismes devaient être combattus, tout comme l'alcoolisme, le pire des fléaux. Iva participa à la Société pour la tempérance, qui essayait d'éradiquer les ravages de la vodka parmi les ouvriers et les paysans. Lui-même n'en buvait jamais mais, à l'occasion, commandait un saint-estèphe. Il avait du goût, il aimait le beau, en paysage comme en littérature. Et il aimait son pays. Doté d'une grande imagination, il avait besoin de sentiments élevés. Ceux-ci étaient à la mode. On aimait le Peuple, la Patrie, la Poésie, que l'on agrémentait de majuscules. La belle vie aussi. Avec son frère Vassili, excellents danseurs et partis recherchés, ils étaient de tous les bals donnés à Varsovie.

Sur Cécile, à partir de données erratiques, quelques évidences s'imposent. Elle est née en France, en 1871, à Gray-sur Saône, de parents originaires d'Erstein, près de Strasbourg, qui avaient opté pour la France et quitté l'Alsace devenue allemande. Deux de ses oncles émigrèrent aux États-Unis. Son père se remaria. Alors que l'alliance franco-russe suscitait un énorme enthousiasme pour la Russie, avec l'argent qui lui revenait de sa mère, Cécile décida de s'y rendre. Un départ impromptu pour échapper à un mariage arrangé par un de ses oncles avec un Américain, riche comme il se doit. L'éducation qu'elle avait reçue alliait des manières parfaites à l'étude de la musique et des lettres. Acquise, peut-on penser, chez des bonnes sœurs à la mort de sa mère. L'itinéraire de Cécile passait par Varsovie. Là, à une vente de charité où elle tenait un stand, elle rencontra Iva. Le coup de foudre scella son sort. Détestant la France, le vieux général qui avait combattu à Sébastopol refusa son consentement au mariage. Son épouse, qui avait trois autres enfants à marier, ne voulut rien savoir. Iva brava l'interdit et l'union fut, de l'avis de tous, heureuse.

On dit parfois que dans les couples mixtes, les enfants ont tendance à prendre le parti du parent transplanté hors de son

milieu et à le protéger. Ce fut le cas pour Cécile. Ses enfants l'adoraient. L'aîné, Michel, brun comme elle, lui resta très attaché et, à son tour, détesta son père. Georges, le troisième fils, partagea ce ressentiment. Vladi, le puîné, blond aux yeux bleus bien qu'adorant sa mère, éprouvait du respect et de la sympathie pour un père dont il se sentait proche par les traits et le caractère. Plus tard, il se dira russe, bien plus que Michel qui gardera sa vie durant le souci de souligner son côté français. S'ajoutèrent ensuite à la fratrie Serge, Mila et Boris. De son côté alsacien, Cécile ne transmit à ses enfants que peu de choses, sinon la recette d'une choucroute aux pommes et le souvenir de tartes aux prunes dont ils se disputaient les miettes.

Sur une photo, les enfants, disposés en deux rangées, les aînés debout derrière les petits, un peu ennuyés d'avoir à tenir si longtemps la pose, mais tout à fait « modèles » avec leurs chemises à rayures, leurs cols amidonnés à lavallières de taffetas, cheveux coupés courts et chaussettes longues sous des culottes au genou, ils entourent Mila, en robe blanche, un grand nœud dans ses cheveux.

Une vie des plus agréables pour Cécile qui appréciait Varsovie, ses concerts, ses parades et les belles toilettes. S'y ajouta un appartement de fonction auprès du gouverneur général de la Pologne russe. Habiter le palais Radziwill signifiait la consécration pour Cécile et la fête pour les enfants. Une carte postale en couleurs pastel, à l'ancienne, montre un joli palais XVIIIe. Des points au crayon y marquent les fenêtres familiales. Dans le parc, les enfants, qui parlaient polonais, s'allièrent aux fils des portiers et palefreniers pour former une bande de voyous turbulents. Sitôt leurs parents partis, ils s'emparaient des coupe-files de leur père et couraient au théâtre ou au cinéma avec leurs amis mal fagotés, en les présentant comme leurs frères. L'amitié avec les petits Polonais paraissait indéfectible.

Une famille installée dans une existence sereine, ouverte sur des perspectives de promotion où la nouvelle génération, celle d'Iva et de son frère Vassili, brillant officier, se frayait un chemin vers le pouvoir dans une Russie moderne, allégée de ses traditionnelles pesanteurs, une version européenne et idéale des